

Faut-il sauver le soldat universaliste?

Deux conceptions s'affrontent, dans l'ouvrage que Jean-Loup Amselle a écrit avec Souleymane Bachir Diagne : un universel du particulier, reposant sur la pluralité des langues, et un universalisme d'enjambement, fondé sur les similarités entre cultures. Le second lui paraît plus émancipateur que le premier.

Jean-Loup AMSELLE, anthropologue, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Depuis quelques années, l'universalisme fait l'objet d'un débat nourri entre deux factions du paysage intellectuel et politique français. D'un côté, une mouvance universaliste, républicaine et laïcardre dont le signe distinctif est l'hostilité au foulard, et qui dénonce le « racisme anti-Blanc » ou le « décolonialisme », une stratégie hégémonique et raciste qui interdirait à certains de s'exprimer⁽¹⁾. De l'autre, une mouvance décoloniale qui fustige l'universalisme taxé de « blanc », et qui voit dans ce principe une idéologie justifiant l'esclavage, la domination coloniale et la sujétion dans laquelle sont maintenus les « racisés ». A cette critique de l'universalisme est liée l'utilisation par les décoloniaux d'autres notions comme celle de « *privilège blanc* », c'est-à-dire d'aveuglement des Blancs envers la suprématie qu'ils exercent de fait dans notre société.

Entre ces deux postures, il est bien difficile de trouver une voie moyenne qui permettrait de sauver l'universalisme, même si je ne nie pas que ce principe ait pu, à diverses époques, justifier la colonisation ou la domination occidentale sur le reste du monde. Et cela en imposant de façon aveugle les « droits de l'Homme », en combattant hors de tout contexte l'excision ou bien encore en imposant l'expression publique (« coming out ») de l'homosexualité aux gays et aux lesbiennes des pays du Sud (l'« impérialisme gay »).

Dans l'ouvrage de dialogues que nous avons écrit Souleymane Bachir Diagne et moi-même⁽²⁾, nous avons tous deux défendu une position universaliste mais en partant de prémisses différentes. S. B. Diagne défend une conception de l'universalité reposant sur la multiplicité des langues alors que je suis l'adepte d'une pensée « traversante » qui met l'accent sur les similitudes entre les cultures.

Selon S. B. Diagne, l'existence d'une multiplicité de langues existant de façon intangible est une donnée de fait. Et la question qu'il se pose alors est celle de leur différence radicale et donc de leur possibilité d'être traduites les unes dans les autres. Pour comprendre sa position, il faut partir du mythe de Babel et de la malédiction biblique qui en résulte, à savoir l'impossibilité pour les hommes de communiquer entre eux après le Péché originel et la Chute. Pour S. B. Diagne, s'il existe des différences entre les langues, si ces entités sont « discrètes » au sens mathématique du terme, et si la traduction entre les différentes langues pose donc problème, en particulier entre des langues éloignées comme les langues européennes et les langues africaines, il n'existe aucun obstacle insurmontable à cette traduction des langues les unes dans les autres. On peut donc définir l'attitude de S. B. Diagne comme faisant preuve d'un optimisme de la traduction, symétrique et inverse du mythe de Babel et de l'impossibilité pour les hommes de communiquer entre eux qui en résulte. Pour lui, en effet, chaque langue véhicule un univers, une vision du monde qui lui appartient en propre. Chaque langue recèle donc une richesse de sens, un trésor sémantique qui en fait tout le prix.

« Penser de langue à langue »

Dans cette optique certains termes issus de langues africaines, par exemple celui d'« *ubuntu* » (humanité, fraternité), utilisé par les peuples de langue bantoue, enrichissent le patrimoine culturel de l'humanité et manifestent l'existence d'une philosophie africaine que l'on pourrait définir comme « native ». En traduisant ce terme dans une langue européenne ou inversement des concepts

(1) Je renvoie ici à la tribune signée par quatre-vingts intellectuels et parue dans *Le Point*, du 28 novembre 2018 (www.lepoint.fr/politique/le-decolonialisme-une-strategie-hegemonique-l-appel-de-80-intellectuels-28-11-2018-2275104_20.php#xtor=CS2-238), ainsi qu'à l'article de Matthieu Aron dans *L'Obs* du 30 novembre contre « Les décoloniaux à l'assaut de l'université » (www.nouvelobs.com/societe/20181130.OBS6347/les-decoloniaux-a-l-assaut-des-universites.html).

(2) *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Albin Michel, août 2018.

de la philosophie occidentale dans des langues africaines, c'est-à-dire « *en pensant de langue à langue* », selon sa propre expression, on ajoute du sens à une langue donnée. Cette position d'ouverture à l'autre et de nécessité de l'autre pour se définir soi-même est certes généreuse et, en ce sens, elle échappe au relativisme linguistique absolu, et donc au postulat de l'intraduisible tel qu'il peut être défendu par Barbara Cassin, notamment.

« Les gens parlent la langue qu'ils parlent »

Cependant, « *penser de langue à langue* » suppose que les différentes langues existent, comme on l'a dit, dans leur intangibilité. Or, je postule au contraire que les langues *n'existent pas*, ou plutôt que seuls les langages existent, au sens où seule existe la façon dont les locuteurs s'emparent du corpus langagier mis à leur disposition et dont on ne peut a priori définir les limites. Bref, selon moi, *les gens parlent la langue qu'ils parlent* et, par conséquent, on ne peut savoir *a priori* quelle langue ils parlent. On peut par exemple prétendre traduire un roman du français en wolof du Sénégal... Mais s'agit-il d'un wolof parlé par les paysans, d'un wolof des villes, d'un wolof prétendument « pur », d'un wolof mâtiné de français ou d'arabe, comme le sont nombre de langues d'Afrique de l'Ouest, etc. ? En effet, plutôt que de parler de pluralisme linguistique ou de différence *entre* les langues, il serait préférable de postuler qu'il existe un pluralisme linguistique ou langagier à l'intérieur de chaque langue ou plutôt de chaque langage. S'agissant du français, qu'en est-il de sa « francité » supposée, et par conséquent de la « francophonie », sorte de nouvelle zone d'influence dont Emmanuel Macron veut s'assurer le contrôle ? La langue française n'est-elle pas tout autant une langue anglaise, une langue arabe, une langue africaine, quand on tient compte du nombre de termes et d'expressions venant de chacune de ces langues ?⁽³⁾

Prétendre parler ou traduire dans *sa* langue d'origine ou dans *sa* langue maternelle révèle donc une incertitude quant à ce que cela peut signifier pour le sujet parlant ou écrivant sa propre langue, et c'est en ce sens que l'on peut s'interroger sur les entreprises individuelles ou collectives de traduction ou d'écriture dans *leurs* propres langues menées par les écrivains kenyan Ngugi wa Thiong'o et sénégalais Boubacar Boris Diop, lesquels écrivent d'ailleurs aussi en anglais ou en français (le premier a d'ailleurs abandonné le gikuyu pour revenir à l'anglais).

Cette entreprise de déconstruction de la langue, mais qui vaut aussi pour les notions d'ethnie et de culture, puisque la langue, les langues sont au fondement de ces entités, est donc nécessaire s'agis-

Je postule que les langues n'existent pas, ou plutôt que seuls les langages existent, au sens où seule existe la façon dont les locuteurs s'emparent du corpus langagier mis à leur disposition et dont on ne peut a priori définir les limites.

sant de l'Afrique mais ce n'est pas la seule différence entre S. B. Diagne et moi-même, concernant l'universalisme.

Au-delà de l'universalisme résultant du mélange actuel de toutes les cultures du monde et qui est, en un sens, le produit de l'expansion multiséculaire du capitalisme, et donc de l'apparition dans l'histoire d'une sorte de marché mondial des langues dans lequel, précisément, chaque locuteur de la planète vient faire son marché, j'estime par ailleurs que l'universalisme précède, voire est indépendant de cette conjoncture historique.

Des similitudes entre cultures éloignées

L'universalisme est depuis longtemps décrié par des philosophes comme Maurice Merleau-Ponty qui, tout en défendant l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, ont privilégié chez cet anthropologue un « *universalisme oblique* » aux dépens d'un « *universalisme de surplomb* », autrement dit le relativisme culturel plutôt que les catégories universelles de la pensée que Lévi-Strauss avait identifiées, à savoir l'opposition entre nature et culture et la prohibition de l'inceste. Cet « *universalisme de surplomb* », que j'appellerai « d'enjambement », n'est plus à la mode mais il me semble néanmoins conserver toute sa valeur. Dans ma pratique d'anthropologue, j'ai pu en apprécier les mérites.

Je fais partie en effet de ceux des anthropologues qui recherchent en premier lieu les ressemblances entre cultures, réservant le statut de restes aux différences. Ainsi, plutôt que d'*« exotiser »* à tout prix l'Afrique et d'en faire le contre-type exact de l'Occident, j'ai pu à l'inverse repérer, par exemple, des ressemblances étroites entre les modèles politiques en vigueur à la fois dans l'Europe de l'Ancien régime et en Afrique précoloniale. Grâce à mes travaux de terrain et au recours à la théorie de la « *guerre des deux races* » exhumée par Michel Foucault, j'ai pu en déduire que, tant en Afrique précoloniale que dans la France de l'Ancien régime, les théories du pouvoir reposaient sur une opposition quasiment structurale entre les « *gens du pouvoir* », venus de l'extérieur, et les « *autochtones* » ayant subi leur domination. On reconnaîtra aisément, dans le cas français, les Francs envahisseurs venus de Germanie et ancêtres de l'aristocratie et les Gaulois ancêtres du Tiers Etat, tandis que du côté africain, on pourra mettre en exergue les multiples fondations de royaumes ou d'empires dans lesquels les conquérants fondateurs de dynasties ont assuré leur mainmise sur les maîtres de la terre et du rituel. Au-delà des différences « culturelles », on peut donc noter l'existence de schèmes structuraux identiques qui « *enjambent* » les différentes sociétés. Pareillement, des théologiens latino-américains férus de marxisme pointent à juste titre

(3) Ce qui ne veut pas dire pour autant que, comme le prétend Lorant Deutsch, il n'est pas nécessaire d'apprendre l'arabe à l'école sous prétexte que le français contient plusieurs centaines de mots provenant de cette langue. Ce phénomène est d'ailleurs pour lui le signe de son abattement (www.20minutes.fr/arts-stars/television/2359983-20181024-improbable-argument-lorant-deutsch-contre-arabe-ecole).



© PASCAL LAURENT, UENCE CC

que le fétichisme ou l'animisme, imputé aux sociétés dites primitives, peut tout autant s'appliquer à la société capitaliste. Ce n'est pas un hasard si Marx, dans *Le Capital*, a utilisé la notion de «fétichisme de la marchandise» pour désigner le masque qui recouvrait cette dernière et qui a pour effet de dissimuler la quantité de travail dissimulée en elle.

Défendre l'universalisme, principe humaniste

Ce nouvel éclairage jeté sur l'œuvre majeure de Marx permet à son tour de réévaluer son universalisme et la critique dont fait l'objet sa pensée depuis plusieurs dizaines d'années, en particulier pour ce qui concerne la notion de «*détermination en dernière instance par l'économie*». On a pu voir en effet dans le marxisme une pensée totalisante prétendant rendre compte de l'ensemble des sociétés que l'histoire a connues, et donc une pensée hégémonique occidentalo-centrée. Pourtant, si l'on prend en considération les *Fondements de la critique de l'économie politique*, on pourra en déduire avec Marx que toute société produit et se reproduit, et se trouve donc dotée d'une historicité⁽⁴⁾. L'universalisme de Marx est donc un humanisme au sens où il postule que toutes les sociétés, dans la mesure où elles font partie d'une même humanité, peuvent être comparées entre elles.

Il faut donc défendre le soldat universaliste, fût-ce

«Plutôt que d'«exotiser» à tout prix l'Afrique et d'en faire le contre-type exact de l'Occident, j'ai pu à l'inverse repérer, par exemple, des ressemblances étroites entre les modèles politiques en vigueur à la fois dans l'Europe de l'Ancien régime et en Afrique précoloniale.»
(J.-L. Amselle)

(4) Ce qu'ont nié certains anthropologues, à commencer par C. Lévi-Strauss, sur lequel s'aligne d'ailleurs S. B. Diagne.

Des théologiens latino-américains férus de marxisme pointent à juste titre que le fétichisme ou l'animisme, imputé aux sociétés dites primitives, peut tout autant s'appliquer à la société capitaliste. Ce n'est pas un hasard si Marx, dans *Le Capital*, a utilisé la notion de «fétichisme de la marchandise»...

dans une tranchée à l'abri de coups portés par les multiculturalistes, les postcoloniaux et les décoloniaux qui le taxent de «blanc» et prétendent substituer l'identité et la race, fût-elle sociale, à la classe. La pensée décoloniale, en faisant remonter l'origine du capitalisme à 1492, c'est-dire à l'expulsion des juifs et des musulmans d'Espagne et à la découverte ou à l'invasion de l'Amérique, substitue en fait l'oppression à l'exploitation et le racisme à la Révolution industrielle comme facteur explicatif de la survenue du capitalisme. On voit les effets de ce changement de paradigme dans le concept d'intersectionnalité, qui induit une fragmentation du corps social. L'universalisme conserve ainsi toute sa valeur, ne serait-ce que parce qu'il constitue par exemple le moyen de s'opposer à l'augmentation des droits d'inscription universitaires pour les étudiants étrangers. Comment ne pas invoquer ce principe qui, rappelons-le, fut en vigueur pendant la Révolution française, lorsque les étrangers étaient considérés comme des citoyens à part entière ? Le combat contre l'extrême droite passe par la défense de l'universalisme, principe contenu dans la couverture maladie universelle (CMU) et dont bénéficient, au premier chef, les étrangers en situation précaire. L'universalisme peut être un instrument de domination, comme on l'a dit, mais il peut être aussi un moyen de protéger les plus faibles d'entre nous. ●